

Ciné-Bulles

Périssable / Marécages de Guy Édoin, Québec, 2011, 111 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 4, automne 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64988ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2011). Périssable / Marécages de Guy Édoin, Québec, 2011, 111 min. *Ciné-Bulles*, 29(4), 58–58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Marécages

de Guy Édoin

Périssable

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Les marécages ne sont pas seulement des milieux humides composés de marais. Ce sont aussi des lieux et des situations dans lesquels des individus s'enfoncent jusqu'à l'abaissement moral, voire la destruction pure et simple. C'est ainsi qu'on peut interpréter le titre du premier long métrage de Guy Édoin, cinéaste connu pour son projet *Les Affluents*, trilogie de courts métrages fort réputée (**Le Pont**, **Les Eaux mortes** et **La Battue**). Car si **Marécages** présente une scène d'ouverture où eau stagnante et pourritures végétales se lient avec aisance, c'est moins par caprice esthétique que par volonté discursive. Une femme se promène nue en pleine nature. Son errance mystérieuse se perpétue jusqu'à ce qu'elle aperçoive un paysage de fin du monde aux innombrables marais. Dès cet instant, le ton est donné. Le prologue narratif — ou *incipit* — laisse présager une histoire tragique, cette scène métaphorique annonçant, telle une fatalité, les événements douloureux à venir.

Ceux-ci tournent autour de Marie (la femme du prologue; Pascale Bussièrès) et de son conjoint, Jean (Luc Picard), propriétaires d'une ferme laitière dans les Cantons de

l'Est. Ils accumulent les dettes, alors que la sécheresse frappe durement la région. L'incommunicabilité se fait reine... pas tant entre les époux qu'entre ceux-ci et leurs fils Simon (Gabriel Maillé) dont l'intérêt pour la vie d'agriculteur est infime. Et comme si une possible faillite ne suffisait pas, un terrible accident impliquant Jean vient bouleverser la vie familiale. Marie rage, dépérit de l'intérieur, tandis que Simon culpabilise, bien qu'il ne soit pas responsable du drame. Un passé refoulé refait surface et provoque une animosité malsaine entre la mère et le fils. La vie se délite peu à peu.

À l'instar de Maxime Giroux (**Jo pour Jonathan**, 2010), Édoin sait raconter des histoires en images. La scène d'ouverture n'est qu'une métaphore visuelle parmi tant d'autres qui peuplent le récit. Que ce soit le cadavre d'une vache dévoré par des moustiques ou un spectacle de collisions de voitures dans un festival, tout est mis en place pour forger une atmosphère rappelant la lancinante destruction de cette famille. La scène la plus puissante est celle où Simon se masturbe sur les hautes branches d'un arbre. Du sperme dégouline paresseusement sur une feuille. La matière se perd alors dans la nature, départie de sa fonction procréatrice. Image d'une vie qui se meurt... comme celle du cocon familial. Le tout appuyé par une photographie aux

teintes verdâtres — des images propres et nettes qui semblent s'oxyder légèrement. Analogie parfaite entre famille au bord du gouffre et plastique terne et sans éclat.

Cette belle maîtrise de la forme compense les imperfections du scénario. On pense entre autres au patronyme Santerre donné à Marie, Jean et Simon. Mais surtout, au personnage rebelle de Pierre, interprété par François Papineau, dont les agissements ont des objectifs prévisibles. Un protagoniste à la psychologie très sommaire qui dénote un manque de maturité dans l'écriture. Sans compter que Papineau ne sauve pas la mise, jouant son personnage de façon caricaturale, tel un personnage de série B. Parce qu'on le sait tous: l'homme viril a un regard méprisant et parle peu. En contrepartie, le film d'Édoïn ménage de bonnes surprises, gardant longtemps secret le passé trouble de cette famille qui a jadis affronté d'autres drames. Et c'est sans compter un lourd dénouement offert par le cinéaste qui a l'effet d'une massue sur le spectateur. Scène à l'ironie mordante qui en laissera plusieurs perplexes.

Bref, **Marécages** est une incursion valable dans la tragédie ordinaire de personnes hantées par un passé trop longtemps refoulé. Espérons, toutefois, que le cinéaste saura affiner son écriture dans les films à venir. (Sortie prévue: 14 octobre 2011) ▀



Québec / 2011 / 111 min

RÉAL. ET SCÉN. Guy Édoin **IMAGE** Serge Desrosiers **SON** Yann Cleary **MUS.** Nathalie Boileau et Pierre Desrochers **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Luc Vandal et Félize Frappier **INT.** Pascale Bussièrès, Gabriel Maillé, François Papineau, Luc Picard, Angèle Coutu, Denise Dubois, Julien Lemire **DIST.** Métropole Films